

# **Le corps humanité**

**Aimé Hamann**  
Montréal, Québec

La position qu'est l'abandon corporel de faire toute la place à soi sans rien prédéfinir ni interdire et de recevoir tout ce qui se passe en soi sous le signe de la subjectivité, laisse apparaître un mode de rapport humain que nous qualifions d'interdépendance et de paradoxalité: de rencontre. Se recevoir ainsi et habiter sans réserve tout ce qui vient de soi, des autres et de toute réalité comme étant soi à être donne à tous et à tout d'être. Une telle position recouvre tous les espaces et tous les temps dans l'ici et le maintenant, et fait passer toute finitude à l'infinitude. Il y a mutation des rapports de connivence à l'interdépendance et à la paradoxalité; les dichotomies que sont le bien et le mal, le bon et le méchant, font place à la rencontre. Il y a passage à être, à l'être, au Soi subjectivité, constitutivement fils, qui reçoit et donne d'être et qui est alors mouvement intérieur intégrant tout de soi, de toute humanité et de toute réalité.

Cette position implique tout de soi. Elle assume tout le corps. Alors peut se dévoiler le corps humain, le corps humanité, le corps rapport recevant et donnant d'être, le corps histoire de l'humanité laissant entrevoir ses origines et révélant ce vers quoi tend le désir et comment peut se combler le manque. Le corps humain, codevenu, codevenant, émerge de la vie instinctive et de la matière; à partir de l'absence et du manque, ce corps s'est engagé dans le processus de devenir sujet de lui-même. L'émergence d'un système nerveux et d'un cerveau plus développés et plus performants ont rendu l'humanité naissante apte à participer à son propre devenir, jusqu'à s'assumer elle-même dans la position de tout recevoir de soi.

## **De la vie instinctive à la vie institutionnelle**

Le rapport humain, le désir, ont surgi de la vie instinctive en continuité avec elle, avec toute vie et avec la matière elle-même. En continuité, certes, mais aussi en rupture, presque en parallèle. Il s'agit d'un mode de rapport aux possibilités infinies, mais chargé de risques à prendre corps, à devenir corps, et qui a engendré l'histoire. C'est là un événement dans l'évolution de la matière, qui met à jour les possibilités de celle-ci d'accéder à l'esprit.

Le corps humain émerge de l'évolution, de la possibilité d'un mode de rapport à devenir « corps humanité ». Le vivre ensemble aura lentement, dans un processus sans fin, à passer de la vie instinctive à la vie institutionnelle, de la vie et des rapports venant du corps de la vie instinctive aux rapports à devenir corps de la vie institutionnelle. La conscience de soi et de l'autre n'a pu prendre forme que très lentement. Il a sans doute fallu des dizaines de milliers d'années. Le codevenant institutionnel et ses mécanismes n'ont également pris forme que très progressivement. Mais le désir et le manque, ces moteurs du codevenant humanité, ont surgi dès l'émergence de ce nouveau mode de rapport à devenir corps. Les connivences positives et négatives inhérentes au devenir institutionnel ont tout de suite lié les humains de tous les espaces et de tous les temps dans un seul et même destin, un seul processus, tout en introduisant dans le codevenant humanité les dichotomies : le bien et le mal, le bon et le méchant, de même que l'adhésion à des sens donnés comme condition d'appartenance à une communauté. Ces sens donnés ont toujours pris le caractère de la vérité et de la permanence. Ce codevenant institutionnel a été la seule voie possible et la plus appropriée au devenir corps humain. À l'intérieur de chaque communauté, les individus trouvaient sens, appartenance et valorisation. Mais ce codevenant institutionnel, avec ses mécanismes en constante évolution impliquant tous les humains de tous les temps dans des rapports de connivences positives et négatives, a pourtant permis d'évoluer jusqu'à un corps humain progressivement possible à habiter et à recevoir. Un tel processus porté depuis l'origine par les mécanismes institutionnels comporte toutes les racines de la violence, des abus et de la souffrance humaine. Le mal sous toutes ses formes était un incontournable de la codevenance du corps humain, de l'humanité. Par ses origines, le corps humain est vie instinctive, doué de possibilités de participer à son propre devenir. Tout a commencé là, avec la possibilité d'une manière autre, différente, de vivre ensemble, avec cette possibilité du corps instinctif de devenir corps humain qui a enclenché l'aventure humaine. Ce nouveau « vivre ensemble », ce nouveau mode de rapport à devenir corps, a été périlleux. L'institution et ses mécanismes n'ont pu que très lentement prendre forme dans un processus émergent des groupes d'individus qui vivaient ensemble. L'institution est devenue dans un certain sens la matrice de ce corps s'humanisant, de cette humanité en codevenance. La conscience s'est éveillée lentement : soi et l'autre sont apparus. Les institutions ont changé, elles ont progressivement impliqué davantage les individus eux-mêmes et ont pu regrouper un nombre de plus en plus grand d'individus. Les grandes religions monothéistes d'Occident et les grandes sagesse d'Orient se sont peu à peu approchées de la possibilité d'impliquer l'individu au complet, dans son unicité, chacune voulant donner sens à tous les humains de tous les espaces et de tous les temps. C'est dire le chemin parcouru depuis l'origine de l'humanité. Mais le codevenant institutionnel demeure toujours

ambivalent. Il se présente inévitablement comme porteur de la vérité, niant la subjectivité constitutive de toute institution et de chacun des individus. De ce fait, il fait appel à l'adhésion de ses membres, ce qui garde ces derniers dans des rapports de connivence perpétuant les dichotomies de bien et de mal, de bon et de méchant. Le codevenant institutionnel, de par sa structure et ses mécanismes essentiels, ne sera donc jamais un espace pour tout soi-même et pour chacun des individus. Il faut se rendre à l'évidence que l'individu humain est une organisation unique et déterminée de ce codevenu institutionnel, qu'il est lui-même une institution soumise aux mécanismes de toute institution. Quitter l'institution religieuse, philosophique ou sociale, basée sur la croyance nous laisse avec l'institution que chacun est. Quitter la vérité de l'institution risque de faire place à la vérité que chacun est. Et pourtant, il est inévitable que les individus s'éloignent peu à peu des institutions pour poursuivre leur devenir. C'est dans l'ordre du rapport, du désir de s'accomplir et du manque à combler. De ce mouvement de distanciation des institutions est née la science, s'est répandue la démocratie, a pu naître la laïcité. Le terrorisme international paraît surgir du même phénomène. Le devenir institutionnel continuera quand même sous d'autres formes, avec ses ambivalences incontournables. L'individu, le corps humain, par ses origines et son histoire, est constitutivement une organisation de rapports institutionnels. Il est impossible d'échapper à la nécessité, à la prétention et à l'illusion de la vérité institutionnelle, au codevenant institutionnel. L'au-delà de cette vérité institutionnelle est le risque de tout soi-même, consenti par l'individu humain et renouvelé à chaque instant. C'est en prenant un tel risque qu'on peut mettre au grand jour la réalité du codevenant humanité qui est une subjectivité ontologique, d'origine, constitutive, insurmontable, à être et à recevoir, une subjectivité devenue accessible et habitable dans le processus même de la codevenance institutionnelle.

## **De la codevenance institutionnelle à l'interdépendance**

Le rapport, le désir, le corps et l'institution sont un seul et même processus. Ainsi, le rapport est devenu corps humain dans un seul et même processus aux apparences infiniment variables dans l'espace et le temps, mais obéissant aux mêmes mécanismes. Corps et institution, en symbiose vitale permanente, sont lentement codevenus rapport, possibilité de plus en plus grande de devenir sujet, de s'habiter, mais en même temps, risque de plus en plus prononcé de l'irrecevable de soi, de la violence, du mal. Le codevenant institutionnel était la seule voie d'évolution possible, un mode de rapport à faire advenir en devenant corps. C'est admirable, si on considère l'humain comme venant de la seule vie instinctive et de la matière, sans recours à une puissance extérieure quelconque, telle une divinité créatrice. Mais mener le rapport et le désir à leur accomplissement

est, dans ces conditions, un processus d'une ambivalence radicale, qui peut inciter l'humanité à s'autodétruire et à détruire son milieu de vie. La codevenance des humains est radicalement ambivalente dans ses mécanismes mêmes.

L'institution et ses mécanismes continueront de porter le codevenant humanité, sans doute moins à travers les grandes institutions qu'à travers chacun des humains ontologiquement donneur de sens et donc lui-même institution. L'institution a été un chemin, porteuse du processus de s'habiter et de se recevoir. Mais elle ne peut porter le rapport et le désir à leur accomplissement sans s'autodétruire. Toute institution se présente comme la vérité et nie la subjectivité ontologique de l'être humain. Elle ne peut qu'instaurer des rapports de connivence positive et négative, que conserver les dichotomies à l'intérieur de soi et entre les individus et qu'entretenir l'ambivalence dans le codevenant humanité. Il n'y a qu'un seul processus du codevenant humanité, qui prend des visages variables dans l'espace et le temps, qui épouse une infinité de corps, chacun étant l'espérance et la possibilité du rapport d'interdépendance et d'accomplissement du désir. Mais cela implique un au-delà de toute institution, un au-delà de soi comme institution dans le consentement à sa subjectivité, assumant bien et mal comme soi-même. Dans la position de tout recevoir de soi, soi s'ouvre au Soi, non plus vérité mais subjectivité à être. La paradoxalité se révèle : la subjectivité ontologique consentie et habitée laisse apparaître l'individu humain comme fils, comme être codevenu, comme humanité organisée de façon unique et déterminée, recevant et donnant d'être dans le processus de se recevoir. L'ouverture à tout soi-même à chaque moment renouvelée laisse apparaître un seul processus, reliant le Soi à tous les autres, à l'humanité tout entière dans un ici et un maintenant intégrant tous les espaces et tous les temps. Même si la spécificité et la complexité du fait humain sont évidentes dans le passage de la vie instinctive à la vie institutionnelle et bien davantage dans le passage de la vie institutionnelle à l'interdépendance, la continuité et l'unicité du processus de l'évolution n'en ressortent pas moins de façon étonnante. La matière est mouvement extérieur, pur mouvement portant la possibilité de s'intérioriser jusqu'à devenir sujet d'elle-même dans l'individu humain qui fait place à tout lui-même dans la position à renouveler sans cesse de se recevoir et de s'habiter. Dans l'ici et le maintenant de cet accès à tout soi-même, toutes les traces du codevenu humain institutionnel sous la forme de soi-même accèdent au Soi. Négation de la subjectivité constitutive de soi, affirmation de vérité et de compétence, rapports de connivence positive et négative, dichotomies entre bien et mal, bon et méchant se révèlent en soi, montrant l'ambivalence constitutive, inévitable du codevenu humanité institutionnelle. Assumer tout soi-même, ainsi codevenu, opère le passage fondamental à l'interdépendance. Être sujet de soi, comme c'est vraiment en soi – à savoir subjectivité, organisation

unique et déterminée du codevenu humain –, « ontologise » le rapport. Chacun aurait ainsi à prendre en compte qu'il est une résultante du codevenu humain, qu'il est frère de tous et fils d'une seule et unique humanité. Se poser dans toute sa réalité ouvre l'accès à l'interdépendance : ce que je suis, ce que j'ai à assumer de moi vient de tous les autres, de l'humanité tout entière. Me reconnaître subjectivité n'est que la reconnaissance de cette réalité. Mon rapport aux autres, à l'humanité et à toute réalité est une expérience subjective, une interprétation révélant qui je suis. Faire à chaque moment toute la place à soi, comme c'est organisé en soi, fait ressortir la subjectivité ontologique propre à chacun. C'est recevoir d'être pour faire être et donner d'être. J'ai à être fils pour donner filiation. Autrement, c'est la guerre de la vérité et de la compétence. L'interdépendance est paradoxalité. Quelqu'un – en psychothérapie, le psychothérapeute en l'occurrence – doit en lui-même l'assumer. Les autres s'y trouvent alors d'emblée, même sans le savoir.

L'interdépendance semble être ce vers quoi tend toute l'humanité depuis l'origine. Les rapports institutionnels des premiers humains ont donc impliqué dans un même et unique devenir les individus de tous les espaces et de tous les temps. C'était accéder au désir et creuser le manque d'un vivre ensemble accomplissant chacun, dans son unicité, de même que l'humanité tout entière. La codevenance humaine, ou l'histoire de l'humanité, s'est ainsi mise en marche : dans un processus du rapport humain à devenir corps humain, jusqu'à pouvoir se recevoir et s'habiter, recevant et donnant d'être. L'histoire humaine se dirige donc depuis le commencement vers l'interdépendance et la paradoxalité en cherchant à combler le désir. Prendre la position de se recevoir, de s'ouvrir sans réserve au rapport, accomplit en soi l'histoire, dont les traces sont l'organisation même de nos corps et de soi comme rapport. C'est alors l'ouverture au Soi, l'interdépendance. Chacun étant dans ce contexte le codevenu de tous recevrait et donnerait aux autres d'être dans ce qu'ils ont de plus spécifique. Le processus de s'habiter, engagé depuis l'émergence du fait humain, trouve son accomplissement dans l'interdépendance, comblant le manque et apaisant le désir, mais l'humanité dans son ensemble continuera sa route sous le mode institutionnel, dans l'ambivalence, les connivences et les dichotomies, sous le signe de la vérité. Le chemin pour tous se fera quand même, ne serait-ce qu'à travers certains individus. La poussée du désir et la douleur du manque n'auront de cesse que dans l'accomplissement de la rencontre dans l'interdépendance.

## **Corollaires**

L'esprit, le spirituel sont des mots qui recouvrent des réalités complexes, difficiles à cerner et indéfiniment variables dans l'espace et le temps. Chaque peuple, chaque culture, chaque civilisation, est porteuse d'une vision différente de son rapport à l'existence, à ses origines et à son accomplissement. Ces formes différentes du spirituel se sont institutionnalisées, ritualisées, autour de la vie, de la fertilité, de la mort, de la nature, d'un absolu, etc. La position de tout recevoir de soi à être comme le Soi découvre la paradoxalité dans l'interdépendance. Bien et mal sont soi, le Soi. Le spirituel ici fait place à la matière, à l'évolution, au codevenu humain, au désir s'accomplissant dans le rapport d'interdépendance. Le corps humain, organisation du codevenu institutionnel, le corps subjectivité, le corps se recevant, s'ouvre à l'interdépendance, recevant et donnant d'être. Le spirituel apparaît alors dans notre démarche : tous les espaces et tous les temps de la matière habités et toute l'histoire humaine assumée dans le Soi, toute réalité donne et reçoit d'être. C'est dans l'individu humain que le passage au spirituel doit s'opérer, c'est dans le chercheur ontologique se recevant comme subjectivité que devient vraiment possible l'apprendre et le comprendre. C'est dans le psychothérapeute consentant à chaque instant à tout lui-même que peut vraiment s'opérer la démarche psychothérapeutique. Dans cette perspective, nous nous trouvons au-delà de toute institution et de tout devenir communautaire, au-delà de la vérité et de l'adhésion qui ont été depuis l'origine le chemin, le support, le lieu de la recherche humaine et du codevenant humain. Une telle position n'est pas un rejet du codevenu institutionnel, mais l'ouverture à toute institution et la reconnaissance de soi comme institution, comme subjectivité à être, à renouveler à chaque instant. L'au-delà des rituels, des vérités et des croyances de l'institution ne peut se trouver que dans le fait de les assumer comme soi et de renouveler cette position à chaque instant, de manière à découvrir le Soi recevant et donnant d'être.

Le corps de chacun, organisation unique et déterminée du codevenant humain, se recevant, s'habitant, se révèle ainsi être le « corps humanité », le Soi, le spirituel.

## **La mort**

Les étapes que sont naître, vivre et mourir parlent de notre appartenance à la matière, à l'espace et au temps. Ces limites sont constitutives. Elles s'imposent à chacun. Nous vivons dans un certain lieu, un certain temps. Avant nous, la vie humaine était nous qui n'y étions pas encore; après nous, cette vie continuera sans nous. Et pourtant, nous serons là dans les autres, tout comme nous étions

depuis l'origine dans la matière, dans ceux qui nous ont précédés. Le codevenant institutionnel a trouvé des réponses à cette réalité angoissante : renaître de multiples fois si nécessaire et finalement retrouver sa vraie nature spirituelle, ou bien ressusciter grâce à la foi dans une vie éternelle. Mais si nous n'étions que matière, vie accédant à l'humain sans recours à des forces extérieures pour affronter l'angoissante réalité de la mort ? La question de ce en quoi consiste la vie humaine serait quand même là, lancinante. Un pressentiment d'un au-delà du moment présent habite depuis longtemps les humains, peut-être depuis toujours. L'humanité entière et chacun des humains depuis l'origine semblent engagés dans un même processus, une même démarche. De chacun des humains de tous les espaces et de tous les temps demeure quelque chose qui est chacun de nous, le corps humain que chacun est, en voie de devenir « corps humanité ». Dans le processus de s'habiter, de devenir sujet de tout soi-même recevant et donnant d'être dans l'interdépendance et la paradoxalité, chaque corps devient tous les corps. En chacun, en un, seraient alors toutes les unicités. Le codevenu institutionnel, avec son ambivalence, ses dichotomies et sa violence reçue et habitée comme subjectivité, recevrait et donnerait d'être. Les limites ne seraient alors plus de naître et de mourir, mais de ne pas être tout ce que l'on est : subjectivité, bien et mal, ambivalence, codevenu, fils recevant et donnant d'être. Naître, vivre et mourir sont notre réalité incontournable ; le processus enclenché dès le début de l'humanité l'est tout autant, ce corps à rendre humain, apte à s'ouvrir à l'humanité, rapport à devenir corps rendant ce corps capable de se recevoir et de s'habiter dans toute la réalité de sa codevenance. À travers l'individu humain consentant à tout lui-même, la matière devient sujet d'elle-même. Tous les espaces et tous les temps s'actualisent dans l'ici et le maintenant de l'ouverture à soi sans réserve, sans prédéfinition, se découvrant subjectivité à être. Naître, vivre et mourir sont incontournables et pourtant, le processus inhérent au codevenant humain (rapport, désir, manque), imbriquant tous les humains de tous les espaces et de tous les temps, se révèle un au-delà de toute finitude dans l'interdépendance et la paradoxalité, à travers l'individu se recevant, recevant et donnant d'être.

Naître, vivre et mourir constituent notre rapport commun à la matière, à l'espace et au temps, un rapport qui nous implique tous dans un même codevenant depuis l'origine, dans le processus de combler le manque et d'accomplir le désir dans l'interdépendance recevant et donnant d'être. Ce lieu d'accomplissement du désir assume et habite toutes les finitudes de la matière faisant tout passer à être comme c'est. À l'être.

## Conclusion

La position de tout recevoir de soi qu'est cette recherche ontologique se situe dans la suite du codevenant institutionnel. Les mécanismes institutionnels ont émergé dans le passage de la vie instinctive à la vie humaine et ont en même temps porté le processus d'un mode de rapport à soi et aux autres, impliquant d'emblée tous les humains de tous les espaces et de tous les temps devenant corps humain – cette mémoire de tout le codevenu –, institution, organisation unique et déterminée en chacun de l'humanité tout entière, subjectivité. Le cul-de-sac du codevenu institutionnel devient peu à peu évident. L'institution est négation de la subjectivité pourtant constitutive et affirmation de sa vérité particulière comme la seule vérité. Ceci est le fait non seulement des grandes institutions, mais de l'institution qu'est chacun des humains. L'au-delà de l'institution ne peut être que le consentement à être institution, à faire le deuil de toute prédéfinition de soi et à faire place à tout ce que l'on est sans filet protecteur. Le vertige! En un sens, oui, mais ce passage à être comme c'est vraiment en soi ne peut être qu'un long chemin, un lent processus jamais terminé. Il est impossible dans ce processus de s'ouvrir à soi de faire l'économie de son propre engagement, du risque à prendre de tout soi-même. Cette aventure impliquant au départ tout soi-même met à jour le Soi, transcendant les dichotomies de bien et de mal, de bon et de méchant, et laissant apparaître l'interdépendance. Le Soi se découvre alors subjectivité constitutive, lieu unique et déterminé d'expérience et de compréhension de soi, des autres et de toute réalité. Prendre en compte cette réalité montre le Soi comme reçu, fils, subjectivité recevant et donnant d'être. Le corps émergeant de l'évolution depuis le déterminisme de la vie instinctive acquiert la possibilité de participer à son propre devenir. S'engage alors ce lent et long processus du codevenant corps humain sous le signe de l'institution. La position de tout recevoir de soi, de ce que chacun est et expérimente comme étant soi, jette un éclairage sur tout le processus du devenir humain depuis ses origines jusqu'à l'interdépendance, découvrant le corps humanité. Ce corps émergeant de la matière, de la vie instinctive, a été rendu possible par le processus institutionnel; ce corps s'ouvrant au rapport, à l'interdépendance recevant et donnant d'être à chacun de tous les espaces et tous les temps, rend désormais possible le spirituel.

La position de tout recevoir de soi comme étant soi situe la psychothérapie dans un cadre beaucoup plus vaste, qui implique l'aventure humaine depuis ses origines jusqu'à ce qui pourrait être son accomplissement dans l'interdépendance et la paradoxalité. Le devenir humain y apparaît dans toute son ambivalence, porté par les mécanismes institutionnels. Bien et mal, bon et méchant, sont intimement liés dans ce processus du codevenant humanité. Impossible

d'éradiquer le mal, il fait partie intégrante de chacun et de l'humanité tout entière. Poser la psychothérapie dans l'interdépendance, à travers cette position assurée à chaque instant par le psychothérapeute consentant à sa subjectivité et de ce fait recevant et donnant d'être, ouvre le client à sa propre subjectivité, au bien et au mal le constituant. Recevoir et donner d'être, c'est la position du psychothérapeute; donner et recevoir d'être, celle du ou des clients, au-delà de toute norme, de tout savoir et de toute vérité à priori. Cette position scelle l'interdépendance et met en action la paradoxalité. Ainsi, tout, même le mal reçu en soi subjectivement ou en quelqu'un d'autre pour soi, donne et reçoit d'être. La psychothérapie se révèle alors démarche et recherche ontologique, recherche de l'humain sur l'humanité. Momentanément, le corps, le rapport, le Soi, l'autre, l'humanité tout entière ne sont plus qu'un : interdépendance. Et pourtant tout y est, bien et mal, bon et méchant, dans la paradoxalité de l'individu se recevant sans réserve. Que de la matière puisse émerger ce processus du codevenant humain jusqu'à l'interdépendance interroge sur ce qu'est la matière. Le corps humain consentant à ne provenir que de la matière dans le processus de l'évolution ne se découvre pas moins « corps humanité », le Soi, recevant et donnant d'être dans l'interdépendance. C'est une expérience explicitement vécue, à maintes reprises, dans la position de recherche et de démarche ontologique qu'est la psychothérapie d'abandon corporel. Le corps humain, processus engagé dès son émergence pour accéder à l'interdépendance et à la paradoxalité, découvre le spirituel en continuité avec les lois profondes de la matière et de la vie. En rupture aussi, mais une rupture rendue possible par la continuité elle-même. Les limites d'espace et de temps, les dichotomies de vie et de mort, de bien et de mal, de bon et de méchant se transcendent. L'au-delà des sens donnés par l'institution n'est pas le non-sens, mais l'exigence d'assumer tout de soi. Cette position à chaque moment renouvelée est une autre rupture, même si cette dernière est peut-être moins évidente que celle engageant le processus du codevenant humanité.